

La glycerine savonneuse

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **17 (1879)**

Heft 50

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-185432>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

« tapis vert ». Allons donc ! Et les causeries qui récréent, tout en instruisant ; et le chant, et la musique, et l'amour?... Oui, l'amour, le vrai, le seul du reste ; vous les délaissez et pourquoi ?

Certes, les cartes ont du bon, quand on a des rhumatismes et qu'on devient chauve ; mais, Dieu merci, vous n'en êtes pas encore à ce point.

Allez donc, allez pendant qu'il en est temps, vous amuser, rire, chanter, aimer ; afin qu'il ne puisse être dit, à votre honte, que vous préféreriez, aux trésors que la jeunesse vous offre de ses mains souriantes, les crasseux carrés de carton qui firent les délices du royal idiot Charles VII, pour lequel ils furent inventés. Quittez-moi cette imagerie énerveuse ; personne n'y perdra rien, sinon le fisc, qui en a fait de beaux bénéfices, tant est vrai l'adage de Rabelais : *Il n'est mine d'or si riche, que sottise humaine !*

L. V.

Le mouchoir de poche.

Il n'est besoin que de jeter les yeux sur le visage des enfants, dit Petit-Senn, dans une de ses spirituelles boutades, pour se convaincre que le mouchoir de poche est une des premières choses dont l'homme ait besoin ; cet article de toilette est un des plus importants, vu les fonctions élevées qu'il est appelé à remplir ; c'est lui qui parcourt journellement les organes les plus délicats de nos sens, qui se promène sur notre visage et nous rend des services signalés. On peut oublier sa bourse, son canif, sans qu'il en résulte des inconvénients ostensibles, sans que notre embarras soit intense et patent ; mais son mouchoir !... Chacun voit d'ici les graves conséquences qui peuvent en découler.

Au point de vue hygiénique, ce n'est pas l'oubli du mouchoir de poche qui est le plus à redouter mais bien les divers usages qu'on en fait. Tandis que tous ceux qui se servent de lunettes, ne les enlèvent de leur nez, que pour les mettre soigneusement dans leur étui ; qu'avant de s'en servir de nouveau, ils essuient les verres avec précaution, la grande majorité de ceux qui se mouchoient dans un mouchoir de poche, n'ont pas le moindre soin de cet objet indispensable. On le met dans sa poche avec ses clefs, sa bourse, sa blague à tabac, sans s'inquiéter de tous les corps étrangers dont son tissu ne manquera pas de s'imprégner en si nombreuse compagnie. Va-t-on faire une visite ? Avant d'entrer on époussette sa chaussure avec son mouchoir. La ménagère soigneuse voit-elle quelques grains de poussière oubliés sur un meuble ? Vite de son mouchoir elle les fait disparaître. Les écoliers en classe, en essuient leurs ardoises ; aux récréations, le mouchoir est l'engin nécessaire d'une multitude de jeux ; on le traîne dans la boue, on en frappe la poussière ; il sert ensuite à étancher le sang qui coule des blessures toujours si nombreuses à l'âge du « Saute-mouton » et du « Colin maillard » à cet âge du communisme des mouchoirs. Avec les blessures vien-

nent les larmes, et le mouchoir plein de poussière, maculé de boue, de sang, de corps étrangers connus et inconnus, sert encore à éponger les yeux, le nez et les joues ravonnées par les pleurs.

Nous ne voulons et ne pouvons non plus dire ici tous les rôles étrangers à la nature que l'on fait jouer au mouchoir de poche ; il est certaines expressions locales qui ouvrent à elles seules des horizons infinis sur ce sujet. Que de morilles, de myrtilles, de fraises, de framboises ont été cueillies à « plein mouchoir ».

Que résulte-t-il de ces nombreux mésusages du mouchoir de poche ? Nombre de bobos, dont on ne peut deviner la provenance : maux de nez et maux d'yeux. Heureux faut-il être encore quand il ne s'agit que de bobos et non de maux sérieux, la diphtérie dont le mouchoir de poche peut se faire l'inconscient entremetteur.

Ne nous servons de nos mouchoirs que pour l'usage auxquels ils sont destinés ; consacrons leur une poche spéciale ; changeons-les le plus souvent possible et inspirons à nos enfants un profond dégoût pour le mouchoir d'autrui... à cause des conséquences qui peuvent en découler.

(Feuille d'hygiène.)

Nous coupons dans un journal parisien la réclame suivante, qui fera sans doute courir bien des dames ; la plupart d'entr'elles voudront essayer du merveilleux savon. Messieurs les coiffeurs, faites vos emplettes.

LA GLYCERINE SAVONNEUSE

C'est un devoir que de propager les produits utiles. Le public ne demande qu'à les apprécier ; il faut donc les lui faire connaître.

Ainsi la maison L.-T. Pivert, qui a fait marcher la parfumerie à pas de géant, vient encore d'inventer la *Glycerine savonneuse*, qu'on ne saurait trop vulgariser.

Les femmes à l'affût de toutes les découvertes en coquetterie, n'ont toutes qu'une même exclamation : — Que n'ai-je connu plus tôt cette excellente préparation ! Je n'emploierai plus jamais autre chose !

En effet, la *Glycerine savonneuse*, qui supprime tous les savons et toutes les pâtes, vous fait ce que l'on appelait autrefois une main de duchesse, en donnant à l'épiderme une souplesse délicate, l'élasticité avec les tons lisses et satinés.

Elle détruit également les crevasses et les engelures. Plus de main rougeaude, violacée, gercée comme une praline ou rugueuse comme une râpe ! La main, adoucie par la *Glycerine savonneuse*, glisse pour ainsi dire entre les doigts qui veulent la serrer. Elle est à la fois pudique et provocatrice. Elle vous fait regretter la cérémonie du baise-main.

La *Glycerine savonneuse* est également salutaire pour le visage, auquel elle rend ou conserve son duvet velouté. Elle vous fait une peau de bébé, une peau de lys ou de camélia.

On a beaucoup parlé dernièrement de la corbeille de mariage, des toilettes et des bijoux de Marie-Christine d'Autriche, qui vient d'épouser le roi d'Espagne; mais on ne peut s'empêcher de sourire au rapprochement que fait le correspondant du journal le *Temps* entre le trousseau d'une princesse d'aujourd'hui et la modeste garde-robe d'une reine du temps jadis!

« Si nous comparions, dit-il, le présent avec le passé, nous étonnerions plus d'un lecteur. Savez-vous qu'au lieu des douze douzaines de chemises d'un adorable travail que la jeune princesse a emportées au-delà des monts, au XVI^e siècle, une seule chemise formait un présent royal? Les annales nous racontent que la femme de Charles VII était la seule femme de son temps qui eût plus de deux chemises de toile.

Les splendides couvertures de lit de la jeune reine d'Espagne ont attiré l'attention générale, et l'histoire nous dit que la chambre de la puissante Elisabeth d'Angleterre, n'avait pas même de tapis et devait être couverte chaque jour de joncs frais. Son lit était un grabat de bois; elle avait un bloc pour oreiller.

Les bas brodés et façonnés à jour rappellent ce ministre anglais du XV^e siècle qui, ayant à recevoir un ambassadeur de France en audience solennelle, emprunta une paire de bas de son roi, le seul homme d'Angleterre qui en possédât.

Les pyramides de fins mouchoirs de l'archiduchesse Christine nous font souvenir de ce fait historique qu'en 1785, aux fêtes magnifiques données à Varsovie par la cour de Pologne, la plus haute noblesse n'avait pas de mouchoirs. »

La tsamba rotta et la fenna élliaffâie.

Quand l'est qu'on voïadzè soveint, l'est bin râ que n'arrevâi jamé oquiè. S'on va à pî tandi l'hivai, quand y'a de la nâi âo dâo dzalin, on a vito fé onna lequâie que vo fâ acheté que bas sein qu'on ein aussé einviâ, que cein ne fâ pas trâo de bin à la coumeincoura derrâi. S'on va à tsévau, on pâo férè lo polliein, s'on ne sâ pas sè teni quand la bête sè dressé pè ion dâi bets, âo bin que le va âo décime galop, kâ on pâo pas adé sè rateni âi z'étallès dâo boré. Ein petit tsai on pâo vaissâ à tot momeint, s'on âobliè de veri la mécanique à la décheinte, âo bin s'on crouïo guieux vo vin doutâ la clliavetta de 'na rua. Et quand lo tsévau s'époâirè et que vo frinnâ comeint onna balla! l'est bin on hazâ s'on s'ein tirè san-k-et net. Ein tsemîn de fai, n'arrevè pas soveint oquiè; mâ quand lè vagon ludzont frou dâi barrès âo bin quand duè locomotivès sè recontront, ma fâi, gâ! n'ia pas moïan de châtât, et faut dzourè quie.

On dzo que dou treins sè sont dinsè reincontrâ, on hommo et onna fenna qu'étiot deïn on vagon sè sont trovâ quâsi élliaffâ, kâ lo vagon a été émel-luâ et apliati coumeint 'na pounéze. La pourra fenna est morta su lo coup, tandi que l'hommo n'a z'u que 'na tsamba de práisa, que l'a faillu la lâi ron-

gni; et ma fâi la compagni dâo tsemîn de fai a du lè pâyî po bons, ti dou. L'hommo à la tsamba rotta a z'u 50 millè francs, tandi que lo vévo de la pourra fenna n'a zu què 10 millè, et l'étâi furieu.

— L'est 'na guieuséri, se fasâi on dzo que l'allâvé à Lozena pè lo trein, et que dévezâvé de ceïn avoué on ami. On baillè 50 millè francs à n'on coo que n'a que 'na piauta de perdiâ et mè qu'é perdu tota ma fenna, n'é què 10 millè; ceïn est-te justo?

— Oh mon pourro Samuïet, se lâi fe se n'ami, que vâo-tou; te n'és qu'on pourro pâisan, et l'autro l'est binsu on assesseu âo bin on grand conseiller, et te sâ: clliâo gros sè baïllont ti la man et sè moquent bin pou de no z'autro, qu'eïn ditès-vo monsu? se fe à on avocat que sè trovâvé deïn lo mémo carnotset et que liaisâi la *Revua* âo fin cârro, vai la portetta.

— Eh bin vo z'âi too, se dit l'avocat, et la compagni a z'u raison.

— Coumeint! se fe lo vévo, vo z'êtès assebin de clliâ sorta de dzeins pî que dâo teïmps dâi Ber-nois!

— Diabe lo pas; vo z'âi z'u 10 millè francs po voutra fenna, que l'est bin foteint que le sâi morta; mâ se vo volliâi, deïn 15 dzo vo z'eïn pâodè retrovâ on outra et l'est 10 millè francs que vo gâgni; mâ l'autro! crâidè-vo qu'avoué 50 millè francs pâo férè recrêtrè sa tsamba? Vâo restâ boâitâo et vâo clliotsi tota sa via, tandi que vo, vo volliâi poâi teni duè vatsès et onna modze de plie que dévânt. Oh! vo n'êtès pas résenâblio!

— Ma fâi, l'est portant veré, se fe l'ami.

— Lâi avé pas peinsâ, se repond lo vévo, et déveziront d'oquiè d'autro.

Le Serment d'un étudiant.

(Conte de Noël.)

La petite ville de X..., ne la nommons pas pour éviter toute personnalité, — possède un percepteur des contributions directes et cet honorable fonctionnaire est un de mes amis.

Son bureau ouvre à neuf heures et ferme à quatre heures, toute l'année, c'est dire que les soirées sont longues en province.

En été, il y a pour se distraire les promenades sur les quatre routes qui traversent la localité; puis la chasse ou la pêche en temps permis; en hiver, c'est une autre affaire: quand s'allument — à défaut de la lune — les becs de gaz municipaux, chacun se prend à souhaiter que neuf heures sonnent bien vite pour aller dormir jusqu'au lendemain matin, faire son tour de cadran, comme on dit, et les jours succèdent aux jours, les mois aux semaines, sans que rien vienne troubler cette harmonie soporifique et ennuyeuse; mais de ce côté, il n'y a rien à innover; les bonnes gens de province se sont ennuyés dans le passé, ils s'ennuient dans le présent, et, très probablement, ils s'ennuieront longtemps encore dans l'avenir.

Depuis cinq ans que mon ami Henri Bersac habite son paisible chef-lieu de canton, il a essayé, par tous les moyens possibles, de réagir contre cette apathie proverbiale; mis bientôt au courant des us et coutumes de ses imposés, il s'est dit, à son tour, qu'il fallait à tout prix leur imposer un réveil volontaire ou forcé. — Comment s'y est-il pris? — Dame, grâce à une pointe de diplomatie; — Talleyrand a fait école, et, sans jeter une ombre, même légère, sur l'œu-